

L'INCONNU

DE L'OBSCURITÉ À LA LUMIÈRE

MOHAMED NOUAR



Mohamed Nouar

L'Inconnu,
de l'obscurité à la
lumière

© Mohamed Nouar, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3391-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le désir de l'homme, c'est le désir de l'autre. De l'autre, naissent les émotions, l'envie, la vie.

Pour moi, cet autre s'est incarné en de multiples avatars sur mon chemin personnel. Parfois à mes dépends aussi. Mais il a pu être aussi une source, un moteur, un catalyseur. Ce fut le cas lors de ma rencontre avec Keira. De ce premier contact entre nous résulte ce livre, après bien des mois de travail.

Montpellier. 2019. Un repas chez des amis. L'été est déjà bien entamé et les feuilles des arbres sont déjà bien fleuries par la saison. La nuit commence à étendre son emprise sur les champs verdoyants. C'est beau. Toutes ces lumières qui scintillent autour de ce magnifique moulin du XVI^e siècles et se reflètent sur cette magnifique rivière me fascinent. Je déambule dans le chemin si typique de cette région du sud.

Me voilà arrivé. Je sonne. Mes amis me reçoivent chaleureusement et font les présentations. Keira retient mon attention tout de suite, par sa présence et son charisme, la tête droite, le sourire franc et bienveillant à la fois. Une douceur émane de cette femme, brune et élégamment vêtue pour l'occasion, une belle petite robe fleurie d'été.

Une douceur qui vous pousse à vous raconter avec délice et sans prémices. Des banalités, du quotidien, au début. En tout cas, à mes yeux. Et puis, de ses lèvres sensuelles, une question surgit. Et quelle question !

Comment es-tu devenu psychanalyste ?

Elle a tapé en plein cœur. Il faut donc que je me dévoile, ou bien raconter une banale explication, du genre que j'ai fait des études en étudiant tel ou tel psychanalyste, et puis voilà. Un peu pathétique. Un peu terne aussi pour nourrir la sincère curiosité de mon interlocutrice.

Je commence alors mon histoire. Elle a, sans le savoir, ravivé une flamme.

En effet, Keira est une Arlésienne que je n'ai jamais rencontrée jusque-là, mais nos vies se sont pourtant déjà croisées sans jamais se voir : elle était à la maternelle Louise Michèle, au collège Van Gogh et à la fac de lettres Paul Valéry à Montpellier, au même moment, au même endroit, moi aussi, sans jamais se rencontrer une seule fois.

C'est une de ces coïncidences qui troublerait le plus rationnel de mes confrères. Une surprise de la vie. Comme un cadeau, une opportunité d'ouvrir,

enfin, mon parcours et mon être à une personne susceptible de les accueillir.

Je l'ignorais, mais j'avais enfoui en moi une folle envie de partage. Mon expérience, ma trajectoire, ma vie entière... Un soudain irrépressible besoin de tout dévoiler. Comment avais-je pu, jusque-là, ne pas en avoir conscience ? Ah... Les mystères de l'inconscient... Je suis bien placé pour connaître ce sujet.

« Ce fut comme une apparition » écrit Flaubert à propos de la rencontre entre Frédéric Moreau et Madame Arnoux, les deux héros du roman *L'Éducation sentimentale*.

Eh bien, la question d'apparence anodine de Keira m'a fait sentir cette évidence du cœur. C'est un dévoilement de soi qui était resté tapis bien au fond de mes entrailles. Et là, tout a surgi !

Keira a cette beauté orientale, douce et lionne à la fois, quelque chose qui vous donne la force de braver les montagnes. Le regard qu'elle porte sur moi m'enivre, comme un coup de foudre. J'ai 20 ans.

Quelle sensation extraordinaire ! Cela me donne des ailes, et le désir de conquête se ravive en moi.

Je lui raconte ma vie, elle me raconte la sienne. C'est un partage si fort entre deux personnes qui veulent se connaître. Elle, elle est productrice. Je suis admiratif.

Elle a envie d'en savoir plus sur mon chemin de vie. Je poursuis donc mon récit. Je plonge dans mon passé, j'archive, je développe, je remets face à moi les bons et les mauvais courants de mon existence. Les deux sont nécessaires et ont forgé qui je suis maintenant. Et Keira a de m'inviter à écrire, par ces mots : « tu devrais raconter ton histoire de vie et partager tes expériences ».

Alors, comment est-ce que je suis devenu psychanalyste ? Vaste question personnelle, que je souhaite partager au lecteur, comme me l'a proposé cette femme aux yeux pétillants de malice, d'intelligence et de délicatesse.

C'est que pour en arriver là, il m'a fallu passer par diverses aventures personnelles et professionnelles dont le livre se fait l'exposé.

Il achève pour moi un cycle. La vie est un cycle. Qu'on le veuille ou non, c'est ainsi. Étudiant, j'avais commencé des études de psychologie.

Quiconque est un peu familier des concepts psychanalytiques aura entendu

parler d'Œdipe.

Le fameux complexe d'Œdipe... Mais la vie même de ce personnage de la mythologie gréco-romaine est un enseignement à elle seule. Œdipe nous apprend que l'on a beau lutter contre son destin, celui-ci finit toujours par s'accomplir.

Il ouvre là le vieux débat entre les tenants du libre-arbitre et ceux qui avancent l'idée que tout est écrit. Personnellement, je me situe entre les deux. Mon libre-arbitre, je l'ai exercé à Dakar, à Agadir, ou encore Alger, en passant par Paris, pour enfin atterrir à Montpellier à la recherche de la reconnaissance, de la fortune et, de la liberté, au travers d'une vie d'entrepreneur avec ses hauts et ses bas.

Mais je crois bien que ma destinée m'a amené à renouer avec mes années d'étude en psychologie, de sorte à devenir aujourd'hui un professionnel en activité. Pourtant, j'ai eu l'impression toute ma vie de fuir ce domaine-là, auquel j'avais consacré mes premières années de jeune homme...

Mais le destin vous rattrape. Toujours. Et il prend parfois des chemins biscornus. C'est à croire qu'il aime l'ironie.

Je suis passé par bien des aventures, bien des épreuves aussi. Et à bien y réfléchir, tout ceci fait partie de « qui je suis ». Et le charme de Keira a suffi pour me donner envie de les écrire.

Chapitre 1

Avant d'être un homme

Je suis né à Arles, en 1971. Avant d'être un homme, on a été enfant. Et, en psychanalyste que je suis, je sais bien combien cette période est cruciale. Elle détermine en grande partie l'adulte que nous allons devenir. Alors, puisqu'il faut que je commence par le commencement, il me faut évoquer – même rapidement – ce temps de construction.

Je me pose d'ailleurs cette question en y repensant : pourquoi cette vie de fou...de merde... ? Oui, pourquoi ?

Et pourtant un environnement aimant, chaleureux marqué par des attentions pleines d'amour et de tendresse, tout pour réussir quoi.

En effet, j'ai été élevé par trois femmes qui ont marqué ma vie : ma mère, ma grand-mère maternelle et paternelle. La figure féminine est bien présente dans ma vie, je le sais.

Mais alors, à quel moment cela dérape ? Quel événement inscrit les failles qui devront me suivre toute ma vie ?

L'évidence : le décès de mon père, en 1973. Il avait 25 ans. Il a laissé derrière lui 3 enfants, ma sœur de 3 ans, mon frère encore dans le ventre de ma mère et moi. J'ai deux ans à l'époque. Ce décès marque au fer rouge l'empreinte du deuil dans notre famille. Un deuil infini qui plane au-dessus des nôtres. Ce père, absent malgré lui, est devenu un fantôme qui hante nos esprits à jamais.

Parfois je me rends dans le parc près de mon cabinet. Des papas y promènent leur enfant. Là, ressurgit consciemment ou inconsciemment, ce manque.

À deux ans, on ne comprend pas ce qui se passe, mais on ressent. Alors, j'ai ressenti : la tristesse, la douleur de la perte... Et ce d'autant plus que mon grand-père venait de décéder quelques mois avant lui. L'événement a amplifié le sentiment de perte et de chagrin, à tout jamais.

On ne naît pas tous avec les mêmes cartes en main. Drôle de venue au monde que celle où, coup sur coup, la mort vous dit bonjour, comme cela, en passant.

Parfois, je me dis que j'aurai pu avoir une petite compensation dans les affaires. C'eût été mon rêve d'avoir ce genre de destinée magnifique, une destinée à la Chaplin. Passer de la perte et de la débrouillardise au succès économique et financier. Mais non... « Koul jarl » comme on dit en arabe, c'est-à-dire : tu mangeras ta misère et on te rajoutera même du rabe.

Pas de place pour m'apitoyer sur mon sort. Je sais bien que cela n'apporte pas grand-chose. Cela ne grandit pas, ni n'offre de solutions. Et puis, il y a toujours plus à plaindre. Ma mère notamment, qui doit enterrer son mari à l'âge de 23 ans et doit désormais gérer le foyer avec 3 enfants.

Cette mère est un pilier dans ma vie. Un pilier peut-être trop essentiel à mon enfance et à cette part d'enfant qui m'a habité pendant très longtemps. Une relation fusionnelle, en somme. Elle est attentionnée, toujours au petit soin. Elle est, en retour, très protectrice, avec beaucoup d'amour et d'affection. Sans elle, je ne serais pas l'homme que je suis aujourd'hui. Elle a toujours cru en moi. Les études, les études, toujours les études... Elle avait compris que je n'étais pas fait pour le travail manuel. Aussi, quand je tardais pour rentrer à la maison, elle venait me chercher pour ne pas me laisser trainer dans le quartier. J'étais toujours bien habillé, je ne manquais de rien.

Elle savait me dire les mots justes pour me consoler et me faire sentir la septième merveille du monde mais aussi les silences pour me laisser faire mes propres expériences. Si elle avait pu, elle m'aurait construit un royaume pour l'éternité.

Les nuits, lorsque je rentrais à point d'heures, je savais qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit et, au petit matin, un petit thé à la menthe et du méloui m'attendaient sur la table de la cuisine.

Ah ! Cette cuisine ! Tout un repère. Quand j'arrivais à la maison, le simple fait de voir de l'extérieur, qu'elle était allumée, me faisait chaud au cœur et me rassurait. Au fond de moi, je savais qu'un bon repas m'attendait et je savais qu'elle était là, car quand on vit avec un fantôme – celui du père en l'occurrence – on craint que la mort ne s'invite à chaque instant. Alors, à chaque fois que je la vois prendre la voiture, un sentiment de crainte vous le rappelle. La mort, on vit avec elle, on dort avec elle ; elle habite mes nuits et s'invite dans mes cauchemars.

Ma mère a su m'envelopper de son amour infini pour l'éloigner et la faire oublier. Avec sa tendresse, son attention et sa force à toute épreuve, en toute circonstance, elle gère, elle assure et résout tous les problèmes.

Je remercie tous les jours le bon dieu d'avoir une mère magnifique et extraordinaire comme elle.

Une mère qui dit toujours « oui c'est génial ! »

« Un couscous est ça reparti » : tel est le slogan de ma mère !

« Ça ne va pas ? Faut bien manger » : voilà son secret.

« Tout passe et tout se règle un jour » : voilà sa philosophie !

L'autre pilier, c'est ma grand-mère qui est alors encore bien là. Entre les deux grands-mères, un arrangement entre elles est trouvé : mon frère ira vivre avec ma grand-mère. Pas le choix... Mais pour ma mère, c'est une autre blessure et une autre perte à vivre. Mais celle-ci est plus insidieuse, car elle porte en elle le poids de la culpabilité. Et, par transmission, elle me l'a transmis, sans le vouloir. En effet, pendant longtemps, je me suis posé la question : pourquoi, moi je suis resté avec elle ? Pourquoi a-t-on choisi mon petit frère pour aller avec ma grand-mère ? Un enfant ne formule pas les choses aussi nettement, mais il les vit de manière plus ou moins inconsciente. Moi, avec ma mère, entourée de ses 11 frères et sœurs, de ses parents d'une part ; mon frère avec notre grand-mère paternelle et ses 3 enfants d'autre part. La vie et ses détours. La vie et ses hasards... Peut-être que ma vie aurait été différente si les rôles avaient été inversés. Qui sait ?

Dans ce contexte où la figure paternelle, la figure du fils et du mari sont absentes, je deviens malgré moi le fils ressuscité pour ma grand-mère et le fils garant d'amour et d'affection pour ma mère. Dans les deux cas, ma seule présence apaise leur peine. J'ai l'impression d'avoir été un pilier affectif, sans même le savoir alors.

Et avec cela, le revers de la médaille si je puis dire : une existence au travers du regard de l'autre, de ses sentiments et de ses ressentis. L'amour est une chose magnifique. Il est une force qui peut vous libérer autant que vous enfermer, voire vous consumer, à moins de l'accepter avec passion – au sens étymologique du terme – et de le nourrir sans concession dans tout ce que l'on réalise.

Je mène une enfance somme toute « normale », même si cela ne veut pas dire grand-chose en soit... Mais disons au moins sans remous. L'école, ça se passe bien. Le collège aussi. C'est déjà ça. Le rythme de vie familial se déroule tout au long de ses années jusqu'à l'adolescence, avec l'angoisse de mort, le deuil et la peur de l'abandon en arrière-plan.

Les années lycée... Qui ne rêve pas d'y retourner ? C'est un paradoxe car lorsqu'on est lycéen, on n'a qu'une envie, en finir avec ce maudit baccalauréat ; mais avec le temps, on se dit quand même que c'était de bien belles années. Des années où l'innocence a fait place aux ambitions, aux projections futures, aux images d'un avenir idéal que l'on se construit. C'est le temps de l'utopie en

somme.

Je les ai passées entre 1988 et 1991 au lycée Pasquet, à Arles. Bon élève, j'ai des envies de projets qui sont comme autant de leviers pour me redessiner une nouvelle vie. Comme une compensation de cette première partie de mon trajet ici-bas, marqué par la perte et la peur de l'abandon. Plus âgé, plus conscient, je souhaite prendre en main mon destin. Je commence alors à croire que je peux être qui je suis, je me dis que j'ai une chance d'y arriver, à vivre mes rêves et comme disait saint Augustin : « Mieux vaut se perdre dans sa passion que perdre sa passion ». Pour moi, la passion de réussir va guider ma vie, mes relations et mes projets.

Je suis animé par une envie farouche d'être quelqu'un, d'être reconnu. La quête de ma propre reconnaissance devient dès ces années-là mon crédo, la recherche de l'éternel et du spirituel ma libido, tel un alchimiste transformant le plomb en or pour y trouver son salut et son repos. Et pouvoir dire, au soir de mon existence : j'ai vécu, réellement vécu.

Je pense aussi que, inconsciemment, je souhaite alors, par extension, faire mentir le destin et faire évoluer la destinée familiale.

Il y a des paroles qui vous marque. Celle qui va marquer au fer blanc mon histoire est celle de ma grand-mère paternelle, qui me dira un jour : « nous la famille NOUAR on n'a pas de chance ; c'est comme ça. ». Je veux lutter contre cette fatalité et la refuser de tout mon âme. C'est ce qui fait vibrer mes cellules d'adolescents au lycée, sérieux et semblable à un coureur impatient sur la ligne de départ. Dès l'instant où on s'incarne il y a cette parole qui nous dépasse et peut nous rejeter, source d'inclusion mais aussi d'exclusion. Ainsi cette parole conditionne nos passages à l'acte au nom d'une reconnaissance sociale et de soi.

Longtemps, j'ai été imprégné par ce mélange intérieur étrange. Je sentais que les désillusions seraient mon fardeau ; les embûches, ma raison ; la confusion et le paradoxe, ma prison, jusqu'à me demander ce que je fais ici-bas. Mais en même temps, je suis animé par une force et une volonté pour que mes rêves se transforment en réalité.

Moi, je suis un existentialiste : c'est mon action qui crée ma destinée et la guide. Je refuse ce fatalisme traditionnel et culturel. Alors, je décide de cultiver mon jardin et la littérature devient ma nourriture. Mon échappatoire aussi, mais également l'espace de mes projections futures, là où je construis ma vie idéale d'adulte que je serai bientôt.
